

Le problème du Christ : et la solution de Charles Secrétan

Autor(en): **Abuzit, Frank**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE PROBLÈME DU CHRIST

ET LA SOLUTION DE CHARLES SecrÉTAN

Il y a presque deux mille ans, dans une province reculée de l'empire romain, un simple ouvrier, un jeune maçon, qui avait jusqu'alors travaillé de son métier dans son village, se mit à parcourir son pays natal, prêchant à tous ceux qui l'écoutaient qu'ils devaient changer de vie, renoncer à eux-mêmes et se tourner vers Dieu, leur Père céleste. De plus il guérissait les malades, notamment les paralytiques, et ceux que nous appellerions aujourd'hui des hystériques ou des épileptiques : on les appelait alors des « possédés ». Il était suivi par une foule enthousiaste. Il choisit quelques disciples dont il fit ses compagnons de route ; il les instruisait à part. C'était des paysans grossiers, sans aucune culture ; malgré leur attachement à leur maître, malgré leur contact journalier avec une nature si délicate et si noble, ils gardèrent leur rudesse, leur naïveté, je dirai même leur inintelligence. Il arriva ce qui était inévitable : comme le jeune prophète avait coutume de dire tout ce qu'il pensait, comme les pauvres gens l'écoutaient volontiers, il eut l'heur de déplaire à quelques grands personnages, à des politiciens, à des prêtres. On fit un complot contre lui, on l'accusa devant le pouvoir romain, on le fit condamner au supplice. Il fut cloué vivant, les deux bras étendus, sur une croix.

Sa mort jeta le désarroi dans la petite troupe de ses sec-

tateurs ; ils furent désorientés, frappés de tristesse et de découragement. Il semblait qu'avec la disparition de leur maître tout fût fini : c'était fait de sa doctrine et de son entreprise. Mais, le surlendemain, les disciples virent ou crurent voir le maître qui leur apparaissait. D'après le peu que nous savons, il ne semble pas leur avoir dit rien de bien nouveau ; il les a surtout rassurés, réconfortés. Ils continuèrent à vivre ensemble, à s'entretenir de leurs souvenirs et de leurs espérances. Quelques semaines après, étant tous en prière, ils eurent comme une extase ; il leur sembla que l'esprit même de Dieu entraît en eux et les rendait capables des plus grandes actions. Ils s'élançèrent dès ce moment à la conquête morale d'abord de la Judée, puis du monde entier. Quelque temps après, un de leurs plus farouches adversaires, un Pharisien lettré nommé Saul, de Tarse, fut à son tour, sur le chemin de Damas, où il allait pour en faire condamner quelques-uns, frappé d'une extase : il entendit une voix qui lui disait : « Je suis celui que tu persécutes. » Converti à la foi nouvelle, il alla convertir le monde païen, et devint le plus grand missionnaire de la religion chrétienne.

Comme l'a fait remarquer un philosophe historien, M. Emile Boutroux, s'il y a un miracle dans l'histoire, c'est la propagation du christianisme. Aucune doctrine, semble-t-il, n'était plus mal faite pour conquérir le monde. Elle enseignait à ses disciples qu'il fallait respecter les pouvoirs établis, ne point se mêler du gouvernement des hommes, mais vivre d'une vie pure et sainte, dans le renoncement, la charité active et la prière, sans s'inquiéter le moins du monde ni d'organiser ni de transformer la société. Et cependant le monde antique est devenu chrétien. Pour employer des images qui sont de Jésus lui-même, le christianisme a d'abord été une graine minuscule, la plus petite des semences ; mise en terre, elle a paru mourir ; elle est morte en effet, mais il est sorti d'elle une faible plante, qui a grandi peu à peu, puis est devenue un arbre immense couvrant de ses branches la terre entière ; et sous son feuillage tous les oiseaux du ciel,

c'est-à-dire toutes les âmes qui cherchent Dieu, ont pu se réfugier.

Cependant, si le christianisme a joué un rôle capital dans l'histoire pendant dix-neuf siècles, beaucoup d'hommes au cœur droit et à l'esprit sincère considèrent aujourd'hui que sa mission est terminée et qu'il n'a plus qu'à disparaître, plus ou moins péniblement, de la scène du monde. Il n'est plus en accord, dit-on, avec la pensée moderne. Sans doute, parmi les âmes ignorantes, les femmes, les êtres qui vivent davantage de sentiment et de routine, il en est beaucoup qui suivent encore cette ancienne et vénérable tradition. Mais parmi les hommes intelligents et cultivés on peut voir, depuis le XVIII^e siècle, la foi chrétienne aller toujours en diminuant : chez la plupart d'entre eux elle a disparu sans retour.

Comment expliquer une telle décadence de la foi religieuse ? Il en est qui diront : Le christianisme impose à ses adeptes une discipline trop sévère. « Soyez parfaits, disait Jésus, comme votre Père céleste est parfait. » La charité qui se donne, l'amour de tous les hommes, l'amour des ennemis, l'humilité, la pureté, la sainteté, ces vertus surnaturelles sont trop loin, nous dit-on, de l'humaine nature, elles répugnent à notre égoïsme instinctif. Qui oserait prétendre qu'une telle explication est entièrement fausse ? Mais si c'est là vraiment la raison profonde pour laquelle le christianisme est en décadence, comment se fait-il qu'elle ait attendu tant de siècles pour agir ? car l'homme n'a guère changé depuis que nous le connaissons. L'objection, en somme, ne porte pas seulement contre la foi chrétienne, elle porte contre toute doctrine qui prétend élever l'homme au-dessus de lui-même, l'arracher à l'esclavage de ses sens et de ses passions. Le christianisme reconnaît qu'il est très difficile de vaincre l'égoïsme, mais il prétend apporter bien plus qu'une doctrine morale, un principe de vie nouvelle que ne peuvent donner ni les autres religions ni toutes les philosophies du monde.

De bonne heure les disciples de Jésus ont cherché à s'expliquer à eux-mêmes, par quelques formules courtes et frappantes, l'impression extraordinaire que le maçon de Nazara leur avait faite et l'influence prodigieuse de sa personne et de son enseignement sur leur vie et sur leur caractère. Ils ont ainsi tracé les grandes lignes de la doctrine chrétienne : Jésus n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, un simple homme, Jésus est le Messie ; plus encore, il est le fils de Dieu ; plus encore, il est Dieu même descendu sur la terre. Pourquoi Dieu est-il descendu sur la terre, sous la forme de Jésus le Messie ? Parce que l'humanité était coupable ; depuis le premier homme qui avait péché, la condamnation du péché pesait sur toute sa race ; et l'humanité criminelle ne pouvait pas se sauver elle-même, elle n'était pas assez riche pour acquitter sa dette, elle n'avait pas de quoi payer sa rançon. Alors Dieu, généreusement, par un élan merveilleux de magnanimité, Dieu a donné son propre Fils pour sauver l'humanité. Le Fils de Dieu s'est fait homme ; il est né, humble et chétif, dans une étable ; il est mort sur une croix et, par sa mort sanglante, il a racheté le péché originel de la race humaine. Il fallait à Dieu un paiement pour le crime de l'humanité, il lui fallait du sang ; conception qui nous paraît étrange, mais que l'on retrouve durant tout le cours du christianisme jusqu'au XIX^e siècle. Dans un cantique chrétien qui célèbre le sacrifice rédempteur de Jésus-Christ, l'auteur, parlant de Dieu, s'écrie : « Un sang d'un prix immense apaise sa fureur. » Et il ajoute, tant cette fureur lui paraît belle : « Mon âme, égaie-toi ! »

La raison moderne, parlons mieux, la raison humaine ne saurait admettre ni le dogme de l'incarnation, ni le dogme de l'expiation. Que signifie l'idée d'un Dieu qui se fait homme ? Est-ce un conte de fées, est-ce une imagination fantastique ? Comment peut-on voir là un fait réel, un fait historique ? Cela n'a pas de sens. Un Dieu qui se fait homme, c'est un Dieu qui se déguise en homme, qui joue ce rôle pour un temps. On nous dit qu'il a souffert dans sa vie terrestre.

Eh oui, quand on joue la comédie, et qu'on tient le rôle d'un ramoneur, on se met du noir sur la figure ; puis l'on se débarbouille et rien n'y paraît plus. Pendant quelques années, le Fils éternel a joué à l'homme-Dieu ; puis, ayant repris sa forme divine, il est retourné dans la gloire céleste auprès du Père. Ce monstrueux enfantillage est un scandale pour la raison. Employons un mot plus discret : un Dieu qui se fait homme, c'est un paradoxe métaphysique.

Tombant de Charybde en Scylla, nous nous heurtons ensuite à un nouveau scandale pire encore que le premier. On nous assure que Dieu est juste, bon, parfait, qu'il est le Père de tous les hommes, qu'il est l'amour même. Puis on nous déclare que Dieu a voulu faire payer sa faute à l'humanité ; il ne pouvait pas consentir à lui pardonner tout simplement ; il lui fallait un prix immense, il lui fallait du sang pour apaiser sa fureur. Cela n'est-il pas révoltant et tout à fait contraire à la notion de Dieu ? Chez un païen, chez Platon, nous trouvons déjà la condamnation d'une telle doctrine. Il y a, dit-il au x^e livre des Lois, un genre d'athéisme pire que tous les autres, pire que de nier Dieu, pire que de nier la Providence divine ; c'est de croire que Dieu existe, que Dieu s'occupe en détail des affaires humaines, et d'admettre qu'il pardonne, c'est-à-dire qu'il se laisse acheter, qu'il trouve très naturel, si l'on a commis quelque faute, qu'on le paie d'un pigeon, d'un agneau, d'un taureau, suivant l'importance du crime ou les ressources du débiteur. La conception que Platon repousse comme absolument immorale, comme indigne de la nature humaine et de la nature divine, n'est-elle pas toute semblable à celle du rachat par la substitution d'une victime sans tache au vrai coupable ? Pour employer encore le mot le plus doux, appelons cela un paradoxe moral.

Nous sommes en présence de deux puissances rivales, d'une part de la raison humaine, dont nous venons d'énumérer les principaux griefs, et d'autre part de la foi religieuse qui, reconnaissons-le, n'est pas tout à fait morte, bien que ses adversaires le proclament. C'est là un vieux procédé de

guerre qui servait déjà du temps d'Homère : les adversaires du christianisme, tout en combattant contre lui, crient bien haut qu'il est mort pour affaiblir la confiance de ses défenseurs. Non, la foi chrétienne n'est pas morte ; elle subsiste. Ses partisans nous déclarent qu'ils trouvent dans leurs croyances, dans leur adhésion aux dogmes étranges que nous venons de rappeler, une force incomparable ; et ils nous disent : Un arbre qui porte encore de tels fruits n'est pas mort. Il y a cependant quelque chose de douloureux et de tragique dans l'opposition de deux états d'âme qui peuvent se côtoyer chez le même homme et qui en tout cas coexistent dans la société contemporaine. Comment résoudre cette antinomie ?

Lorsque dans l'esprit deux idées se combattent, il faut pour arriver à l'apaisement que l'une triomphe de l'autre. Il faut que la raison tue la foi, ou que la foi tue la raison. Chez un grand nombre de nos contemporains, la raison a tué la foi. Lorsqu'ils ont trouvé que les vieux dogmes chrétiens étaient contraires à toute raison, ils les ont rejetés. Ceux qui gardent quelque tendresse pour la religion qui avait bercé leur enfance disent : « Ce sont là des symboles ; Jésus était un homme tout à fait remarquable, il a donné aux hommes des paroles admirables, qu'on peut bien appeler divines. Il croyait en Dieu d'une foi vive, il nous a légué une notion de Dieu supérieure peut-être à toutes les autres. Mais enfin, c'était un homme. Quant au pardon des péchés, Jésus nous dit simplement : « Si vous remettez aux hommes » leurs offenses, le Père céleste vous remettra aussi les » vôtres. » Dieu est bon ; il ne faut pas que nous prenions au pied de la lettre le dogme barbare de la substitution. Dieu nous pardonne et nous devons aussi pardonner. » Une telle façon de justifier la foi religieuse a quelque chose de superficiel et de décevant. Les esprits qui voient clair, même lorsqu'ils admettent un tel symbolisme, se rendent compte que la foi religieuse ainsi atténuée n'a plus grand effet, ni en eux, ni autour d'eux : elle peut servir à quelques conférences, à

quelques exposés éloquents ou ingénieux ; mais pour transformer le monde ou simplement pour transformer un homme, elle ne sert pas à grand'chose. D'autre part il ne peut leur échapper, s'ils sont perspicaces, que la foi qu'ils considèrent comme irrationnelle a vivifié des âmes et inspiré des peuples. A quelle conclusion aboutir ? Ils se diront : « Ce qui est efficace, ce n'est pas la vérité, c'est l'illusion. » Ils douteront de la vérité, ils douteront de la raison, ils tomberont dans le scepticisme ; ils diront comme Renan sur son déclin : « Le monde n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie. »

Une autre solution consiste à dire que la foi religieuse, se démontrant à elle-même, par son efficacité, sa valeur, n'a pas à s'occuper de la raison. La raison est une faculté humaine, c'est-à-dire relative, c'est-à-dire faillible, c'est-à-dire imbécile ; sa faiblesse est telle qu'il ne faut pas en tenir compte. On jette de côté la raison, et voilà tout. Mais si on réfléchit un peu, comment admettre la foi du cœur et repousser complètement le témoignage de la raison ? Le cœur et la raison sont deux manières de penser que Dieu a données à l'homme. N'est-il pas surprenant que l'homme ait le droit de mettre de côté l'une de ces facultés pour s'en tenir à l'autre ? En rejetant ainsi la raison, ne risquons-nous pas, aux heures obscures de trouble et d'angoisse, de tomber dans un autre genre de scepticisme ? car si l'on vient à douter un instant de cette foi extraordinaire qui vous avait soutenu, alors il ne reste plus rien, tout s'écroule.

Charles Secrétan, selon sa coutume, a cherché à fondre les deux thèses adverses dans une synthèse supérieure. La philosophie de la liberté, déjà si riche et si compréhensive, trouve ici son couronnement. Considérons d'abord le premier paradoxe : Dieu se faisant homme. Cette doctrine est une pierre d'achoppement pour la raison, car si Jésus est vraiment Dieu, sa condition humaine n'est qu'un déguisement ; sa tentation et ses souffrances perdent toute réalité, toute signification, toute valeur. Comment la pensée de Secrétan

parvient-elle à concilier le dogme de la divinité de Jésus et le fait de son humanité ? Je vais essayer de le faire comprendre.

Dieu est amour. Il a créé par amour un être libre, qui pouvait user de sa liberté pour aimer Dieu et lui restituer, grâce à l'obéissance parfaite de l'amour, la portion de puissance dont Dieu s'était librement départi afin d'en doter sa créature. Mais elle, ayant préféré s'affirmer elle-même, s'est anéantie dans l'égoïsme. Voulant lui redonner la vie et la liberté, le Dieu Sauveur lui inspire des prières qu'il réalise lui-même, avec la collaboration chancelante de la créature tombée. Peu à peu elle se réveille, et donne naissance à la matière cosmique, aux astres semés dans l'infini, à la vie organique, aux espèces animales, enfin à l'humanité. Au sein même de l'humanité, la créature aspire sans cesse, et sans y parvenir, à une nouvelle délivrance. Tous les peuples de l'antiquité, les plus civilisés et les plus barbares, ceux qui vivaient aux confins du monde, occupant les régions torrides ou glacées, Lybiens, Ethiopiens, Indiens, Scythes, Sarmates ; ceux qui cultivaient les riches vallées du Nil, de l'Euphrate et du Tigre ; ceux qui habitaient les côtes du Liban et les rives en dentelle de la mer Egée ; tous, à Babylone comme à Memphis, à Tyr comme à Jérusalem, à Ninive comme dans Athènes, tous sont travaillés du même désir : qu'il naisse dans le monde un homme parfait.

« Il faut qu'il se trouve enfin un homme qui veuille pleinement ce que Dieu veut, et la délivrance aura commencé... L'humanité ne saurait le produire, mais elle peut le désirer, l'implorer et l'attendre. Dieu l'accorde, il naît dans une étable et reçoit le nom de Jésus... Et comme le fruit contient la plante, Jésus contient aussi l'humanité tout entière. Le mouvement qui l'apporte est un mouvement universel ; une puissance universelle réside en lui ; sa mission est universelle : il doit accomplir la tâche de l'humanité. »

Jésus est vraiment homme ; il est comme chaque individu un organe de l'espèce ; il est le fils de l'humanité. Jésus reste

homme toute sa vie ; il est pareil à chacun de nous ; un seul trait le distingue : sa pureté, c'est-à-dire sa liberté. Par elle il est unique, car il est dès l'abord entièrement délivré de la servitude originelle ; il est innocent, il est aussi libre que l'était la créature primitive ; il peut donc reprendre à l'égard de Dieu l'attitude filiale et réparer l'immense désordre que la chute a produit.

Jésus est vraiment homme, vraiment fils de l'homme ; et pourtant il est aussi fils de Dieu et vraiment Dieu. Comment cela est-il possible ? Le vieux dogme des deux natures s'efforçait maladroitement d'expliquer l'incomparable personnalité de Jésus par une sorte de dualité, par la coexistence en lui de la nature divine et de la nature humaine. Au fond qu'est-ce que cela veut dire ? Personne ne l'a jamais compris. J'irai plus loin : personne ne l'a jamais admis. Les uns, ce sont les croyants, pensent que Jésus est vraiment Dieu ; les autres, ce sont les incroyants, disent que Jésus est vraiment homme. Il faut, selon Charles Secrétan, rapprocher ces deux termes qui paraissent inconciliables : Jésus est vraiment homme parce qu'il est vraiment Dieu ; d'autre part il est vraiment Dieu parce qu'il est vraiment homme.

Jésus est vraiment homme parce qu'il est vraiment Dieu. En effet Dieu seul peut produire au sein de l'humanité ce qu'elle réclamait depuis si longtemps, et qu'elle ne pouvait réaliser elle-même, étant trop enlisée dans la solidarité du mal. Chaque individu, selon Secrétan, est un germe que le Dieu Sauveur dépose dans le sol de l'humanité. Mais ce germe, à mesure qu'il pousse, rencontre tant d'obstacles qu'il n'atteint jamais son développement normal. Pour la première fois, la tige s'est élevée droite vers le ciel, et la pulpe tendre qui formera l'épi n'a pas la plus légère meurtrissure. Jésus réalise complètement la notion idéale de l'humanité, parce que le Dieu Sauveur s'est incarné en lui.

D'autre part Jésus est vraiment Dieu parce qu'il est vraiment homme. Notre grande faute, d'après Secrétan, n'est pas de mettre Jésus trop haut ; c'est de nous mettre nous-mêmes

trop bas. La créature est fille de Dieu, et tous les fils de l'humanité sont par conséquent les fils de Dieu. Jésus lui-même, rappelant un passage de l'Ancien Testament, a dit aux hommes : « Vous êtes des dieux. » Ailleurs, dans un texte que nos anciens traducteurs n'ont pas osé traduire littéralement, Jésus dit : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez les fils de votre Père qui est dans les cieux... Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Au lieu du mot « fils » on a mis « enfants ». Si nous sommes tous fils de Dieu par droit de nature, et appelés à le redevenir plus profondément par une victoire morale que la grâce peut seule produire en nous ; Jésus, représentant par excellence de l'humanité, est aussi par excellence le fils de Dieu. Il l'est dans un sens unique, car il est le premier, car il est le seul parmi tous les individus chez qui se soit épanouie la divinité latente en chacun de nous. « Il réalise en lui-même, pour la première fois et le seul sur la terre, l'humanité véritable, et telle est aussi sa divinité. » Ainsi se justifie le paradoxe métaphysique : Dieu se faisant homme.

Passons au paradoxe moral : Dieu faisant payer sa faute à l'humanité. Secrétan remarque d'abord que le dogme de la substitution, sous sa forme brutale, nous apparaît aujourd'hui comme tout à fait inadmissible. Chez nos ancêtres barbares il était de règle, lorsqu'on avait commis un assassinat, qu'il fallait rembourser à qui de droit le prix de son forfait. Il fallait payer une plus grosse somme pour un grand personnage que pour un homme de rien. Lorsqu'on ne pouvait pas s'acquitter soi-même, quelqu'un payait pour vous. Et s'il n'avait pas d'argent, il payait de sa personne : il était vendu comme esclave ou il mourait à votre place.

Une telle idée assurément est contraire à toute justice : notre conscience morale la réproouve. Disons-nous cependant avec le rationalisme théologique qu'il faut faire table rase de l'idée d'expiation et surtout de l'idée barbare de la substitution d'une victime innocente à la créature coupable ? Non

certes, dit Secrétan. Pour que tout rentre dans l'ordre, pour que la créature déchue puisse être réconciliée avec son Créateur, il faut qu'il y ait un sacrifice, et un sacrifice épouvantable. Mais dans la conception traditionnelle Dieu n'est pas vraiment le maître suprême de l'univers. Comme le Destin des Grecs planait invisible au-dessus du roi de l'Olympe, Dieu est soumis à la loi du Bien et du Mal, contre laquelle il ne peut rien. Le péché entraîne la condamnation, le péché entraîne la mort. Il faut que la créature meure, et pour qu'elle ne meure pas elle-même, Dieu, généreusement, se substitue à elle. Si nous concevons au contraire, comme le fait Charles Secrétan, que Dieu est vraiment au-dessus de tout, au-dessus même du bien et du mal, le bien étant ce que Dieu veut et le mal ce que Dieu ne veut pas, alors nous saisirons une secrète harmonie entre l'idée d'expiation et l'idée de justice.

Dieu a voulu la liberté de la créature, parce que la liberté est le plus haut degré de l'être. Mais la liberté, puissance mystérieuse et invisible, implique de terribles possibilités. Comme le courant électrique, qui resplendit et qui foudroie, elle donne la vie la plus haute, elle donne aussi la mort. Si la créature choisit le mal, c'est-à-dire l'égoïsme, sa chute est irréparable : elle a mal usé de sa liberté et elle en porte le châtiment, qui est l'enchaînement à la fatalité, l'extinction de l'esprit, en un mot la perte de sa liberté même. Qu'advient-il de la créature qui a mal usé de sa liberté ? Il n'existe aucun moyen pour elle de retrouver l'équilibre et l'harmonie qu'elle a perdus. Je me trompe, il existe un moyen, un moyen effrayant : il faut mourir ; il faut que la créature meure volontairement, qu'elle accepte de mourir. Mais comment vaincre le vouloir-vivre, qui est tellement enraciné chez tous les êtres vivants, même lorsque la vie n'est plus en eux qu'une faible étincelle ? Comment surmonter l'invincible répugnance que la créature éprouve à s'offrir elle-même à la mort, alors qu'elle se cramponne désespérément aux lambeaux de vie, de force et de bonheur que la chute lui a

laissés ? Il faudrait qu'un homme, pionnier de l'humanité, un homme délivré de l'égoïsme, eût l'audace de se jeter en avant, comme Arnold von Winkelried ramassant en gerbe sur sa poitrine les piques des soldats ennemis et frayant la route de la victoire à ses compatriotes.

Jésus de Nazara, quand il eut grandi, quand il eut pris conscience de sa vocation divine, se trouva, comme à un carrefour, devant deux chemins. C'est, si l'on veut, la crise intérieure que les Evangiles nous dépeignent au début de son ministère dans le récit symbolique de la Tentation. Mais tout dans la vie de Jésus n'a-t-il pas été une tentation ? Restant ce qu'il était, innocent, juste et bon, Jésus pouvait se prévaloir de ses capacités, de ses talents, de tout son génie. Il avait en lui, qui en pourrait douter ? l'étoffe d'un grand orateur, d'un grand poète : lisez ses paraboles ; d'un grand savant : voyez son génie d'observation ; d'un grand philosophe, d'un grand politique. Mais il n'a été rien de tout cela ; il n'a pas voulu profiter de ses merveilleuses capacités pour se glorifier lui-même et pour être glorifié par les hommes. Ses disciples voyaient en lui le Messie triomphateur, le futur roi du monde, et souhaitaient d'être assis à sa droite et à sa gauche sur des trônes, comme ses vizirs. Mais Jésus comprit peu à peu au cours de sa carrière douloureuse que Dieu l'appelait à être le Messie opprimé, celui qu'avait prédit le second Esaïe, celui qui se laisse maltraiter et insulter, celui qui s'abaisse jusqu'à une mort ignominieuse pour sauver son peuple.

L'humanité recouvre en Jésus la liberté originelle de la créature. Il y a cependant une différence capitale : pour se donner à Dieu la créature n'avait qu'à le vouloir ; en aimant son Créateur elle atteignait, sans aucun sacrifice, l'équilibre du parfait bonheur. Au contraire, dans la condition déplorable où la chute nous a réduits, il faut que nous passions sur le corps de nos adversaires pour ressaisir le drapeau divin. Et nos adversaires, hélas ! c'est nous-mêmes, c'est notre égoïsme farouche, notre sensualité, notre orgueil. Il faut

que l'humanité consente à mourir. Comment le pourra-t-elle ?

Jésus a librement accepté de se dévouer jusqu'au bout, afin d'entraîner derrière lui tous ses compagnons indécis, toute l'humanité faible et dévoyée. Il s'est donné tout entier. Il a donné sa vie, il a donné sa chair et son sang pour le salut du monde. Ces expressions nous paraissent étranges. Et cependant leur sens est clair. Est-ce que Jésus n'a pas dépensé toutes ses forces, toute l'activité de ses muscles, de son cerveau, tout son corps et toute son âme, au service de son Père céleste et de ses frères humains ? Est-ce que par son supplice sur une croix il n'a pas donné au monde une inspiration nouvelle, un idéal définitif ? plus encore, la preuve par le fait qu'on peut réaliser le comble du désintéressement, anéantir l'égoïsme et se donner tout entier, les yeux grands ouverts, sachant pleinement ce que l'on va faire. « Il n'est pas, dit Jésus, de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Il a donné sa vie non pas pour épargner aux autres un pareil sacrifice, mais pour les aider à le faire, pour le leur rendre possible ; il est mort pour apprendre à l'humanité à mourir.

Il ne s'est pas contenté de nous montrer la route. Il a promis à ses disciples, qui dans tous les temps ont ressenti les effets de cette promesse, qu'après la consommation de son propre sacrifice, il les prendrait lui-même sur ses épaules, comme le bon berger prend sa brebis blessée, pour leur faire traverser à leur tour le précipice béant devant lequel tremble l'humaine nature : le renoncement à l'égoïsme, la mort qui conduit à la vie.

Dans la théologie traditionnelle, l'expiation est le but de l'incarnation : Dieu devient homme pour acquitter par son propre sacrifice la dette de l'humanité. Dans la philosophie de Secrétan, l'expiation a pour but l'incarnation : les souffrances de la créature la rapprochent de Dieu, et lui permettent enfin de s'unir à lui. Au moment où Jésus, cloué sur une poutre, entre deux brigands, expirait dans l'agonie ;

au moment où son entreprise de rapprocher Dieu et l'humanité semblait aboutir à une banqueroute irréparable ; quels sentiments trouva-t-il dans son cœur à l'égard de ceux qui l'avaient accroché au gibet ? « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Par un tel amour, l'homme Jésus devenait l'Homme-Dieu ; le germe divin qui était en lui achevait de s'épanouir.

FRANK ABAUZIT.
